

François Rabelais

1494-1553

**Pantagruel : la vie d'un géant, sa naissance, son éducation, ses aventures et exploits guerriers. Panurge son ami multiplie les farces cruelles et les tours pendants.**

**Gargantua : La vie du père de Pantagruel.**

**le narrateur avertit ses lecteurs de ne point s'arrêter au sens littéral mais d'interpréter le texte au-delà de son apparence frivole, et de chercher la « substantifique moelle » de ses écrits,**

R  
e  
n  
a  
i  
s  
s  
a  
n  
c  
e

Il employait donc son temps de telle façon qu'ordinairement il s'éveillait entre huit et neuf heures, qu'il fût jour ou non, Puis il gambadait, sautait et se vautrait dans le lit quelque temps pour mieux réveiller ses esprits animaux ; il s'habillait selon la saison, mais portait volontiers une grande et longue robe de grosse étoffe frisée fourrée de renards ; après, il se peignait du peigne d'Almain, c'est-à-dire des quatre doigts et du pouce, car ses précepteurs disaient que se peigner autrement, se laver et se nettoyer était perdre du temps en ce monde. Puis il fientait, pissait, se raclait la gorge, rotait, pétait, bâillait, crachait, toussait, sanglotait, éternuait et morvait comme un archidiacre et, pour abattre la rosée et le mauvais air, déjeunait de belles tripes frites, de belles grillades, de beaux jambons, de belles côtelettes de chevreau et force soupes de prime,

Pierre de Ronsard

1524-1585

**Poète**

**Les odes**

**Les amours**

Il a abordé de nombreux thèmes : champêtres, amoureux, philosophiques, politiques. Ses poèmes lyriques développent les thèmes de la nature et de l'amour,

## Ode à Cassandre de Ronsard

R  
e  
n  
a  
i  
s  
s  
a  
n  
c  
e

Mignonne, allons voir si la rose  
Qui ce matin avait déclose  
Sa robe de pourpre au soleil,  
A point perdu cette vesprée  
Les plis de sa robe pourprée,  
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,  
Mignonne, elle a dessus la place,  
Las, las ses beautés laissé choir !  
Ô vraiment marâtre Nature,  
Puisqu'une telle fleur ne dure  
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,  
Tandis que votre âge fleuronne  
En sa plus verte nouveauté,  
Cueillez, cueillez votre jeunesse :  
Comme à cette fleur, la vieillesse  
Fera ternir votre beauté.

Joachim Du Bellay

1522-1560

## L'olive

### Les regrets

son œuvre la plus célèbre

Écrit à l'occasion de son voyage à Rome

**Poèmes élégiaques** : la fuite du temps, l'amour (notamment les peines de la vie amoureuse), la mort, la mélancolie, etc

**Poèmes satiriques** qui se sert de l'humour et de la moquerie pour dénoncer certaines choses.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,

Ou comme celui-là qui conquiert la toison,  
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,

Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village

Fumer la cheminée, et en quelle saison,  
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,  
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,

Que des palais romains le front audacieux,  
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,  
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,  
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Michel De Montaigne

1533-1592

## Les essais

Il y parle de lui

De la condition humaine

De l'éducation

De l'apprentissage

De la morale

De la société

De la Sagesse

De l'amitié (La Boétie)

## De l'amitié

Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en répondant : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Il y a, au-delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus,

René Descartes

1596-1650

**Mathématicien, physicien et philosophe**

**Discours de la méthode**

**Apprendre à bien penser**

**Descartes cartésien**

Je pense donc je suis

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle ; c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon [esprit](#), que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute

Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.

Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.,,,,,,,,,

**Blaise Pascal**

**1623-1662**

**Mathématicien, physicien, inventeur,  
Philosophe, théologien**

**Les pensées**

**La machine à calculer.**

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers à sur lui ; l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser ; voilà le principe absolu de la morale

Jean De La Bruyère

1645-1696

**Une seule œuvre**

**Les caractères**

**Description des mœurs de son temps**

L'on parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils ; les jeunes gens au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir ; ils leur préfèrent des repas, des viandes, et des amours ridicules.

Celui-là chez eux est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin : l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide ; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie, et par toutes les liqueurs les plus violentes ; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles : leur coutume est peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules, qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignaient de cacher l'endroit par où elles pourraient plaire, ou de ne pas se montrer assez.

Jean De La Fontaine

1621-1695

## Fables

**Le corbeau et le renard**

**La cigale et la fourmi**

**Le chêne et le roseau**

**Le loup et l'agneau**

**Chaque fable aboutit à une morale.**

**Telle que « rien ne sert de courir, il faut partir à point »**

Les membres et l'estomac

Je devais par la royauté  
Avoir commencé mon ouvrage.  
À la voir d'un certain côté,  
Messer Gaster en est l'image ;  
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent,  
De travailler pour lui les membres se lassant.  
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,  
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.  
« Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût  
d'air.

Nous suons, nous peinons, comme bêtes de  
somme ;  
Et pour qui ? pour lui seul ; nous n'en profitons  
pas,  
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.  
Chômions, c'est un métier qu'il veut nous faire  
apprendre. »  
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,  
Les bras d'agir, les jambes de marcher.  
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.  
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.  
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur

Pierre Corneille

1606-1684

**Le Cid**

**Médée**

**Horace**

**Polieucte**

**Il met en scène des hommes tels qu'ils  
devraient être**

Don Diègue

Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !  
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?  
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers  
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?  
Mon bras qu'avec respect tout l'Espagne admire,  
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,  
Tant de fois affermi le trône de son roi,  
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi ?  
Ô cruel souvenir de ma gloire passée !  
Oeuvre de tant de jours en un jour effacée !  
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !  
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !  
Faut-il de votre éclat voir triompher Le Comte,  
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?  
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur ;  
Ce haut rang n'admet point un homme sans  
honneur ;  
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne  
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.  
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,  
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,  
Fer, jadis tant à craindre, et qui, dans cette  
offense,  
M'as servi de parade, et non pas de défense,  
Va, quitte désormais le derniers des humains,  
Passe, pour me venger, en de meilleurs mains.

Jean Racine

1639-1699

**Andromaque**

**Les plaideurs**

**Britannicus**

**Phèdre**

**Il met en scène des hommes tels qu'ils sont.**

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas,  
Seigneur. Vous m'avez vue attachée à vous nuire ;  
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.  
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir ;  
Aux bords que j'habitais je n'ai pu vous souffrir ;  
En public, en secret, contre vous déclarée,  
J'ai voulu par des mers en être séparée ;  
J'ai même défendu, par une expresse loi,  
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.  
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,  
Si la haine peut seule attirer votre haine,  
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,  
Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

Molière (Jean-Baptiste Poquelin)

1622-1673

**Le bourgeois Gentilhomme**

**Tartuffe**

**Le Misanthrope**

**Don Juan**

**Il décrit les mœurs de son temps mais toujours actuelles**

SGANARELLE, *tenant une tabatière.*

Quoi que puisse dire Aristote et toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent.

Denis Diderot

1713-1784

## Articles de l'Encyclopédie

Jacques le fataliste

La religieuse

L  
e  
s  
  
L  
u  
m  
i  
è  
r  
e  
s

Jacques ne connaissait ni le nom de vice, ni le nom de vertu ; il prétendait qu'on était heureusement ou malheureusement né. Quand il entendait prononcer les mots *récompenses* ou *châtiments*, il haussait les épaules. Selon lui la récompense était l'encouragement des bons ; le châtement, l'effroi des méchants. Qu'est-ce autre chose, disait-il, s'il n'y a point de liberté, et que notre destinée soit écrite là-haut ? Il croyait qu'un homme s'acheminait aussi nécessairement à la gloire ou à l'ignominie, qu'une boule qui aurait la conscience d'elle-même suit la pente d'une montagne ; et que, si l'enchaînement des causes et des effets qui forment la vie d'un homme depuis le premier instant de sa naissance jusqu'à son dernier soupir nous était connu, nous resterions convaincus qu'il n'a fait que ce qu'il était nécessaire de faire.

Jean-Jacques Rousseau

1712-1778

**Discours sur l'origine et les fondements  
de l'inégalité parmi les hommes**

**Emile ou de l'éducation**

**Du contrat social**

**Inspirateur de la révolution française**

L  
e  
s  
  
L  
u  
m  
i  
è  
r  
e  
s

Jeunes maîtres, souvenez-vous qu'en toute chose vos leçons doivent être plus en actions qu'en discours car les enfants oublient aisément ce qu'ils ont dit et ce qu'on leur a dit, mais non pas ce qu'ils ont fait et ce qu'on leur a fait. Votre enfant est difficile à vivre, il abîme tout ce qu'il touche : ne vous fâchez point ; mettez hors de sa portée ce qu'il peut abîmer. Il brise les meubles dont il se sert : ne vous hâtez point de lui en donner d'autres ; laissez-lui comprendre ce qu'il y perd. Il casse les fenêtres de sa chambre : laissez le vent souffler sur lui nuit et jour sans vous soucier des rhumes. A la fin vous faites raccommoder les vitres, sans rien dire : il les casse encore. Changez alors de méthode. Dites-lui sèchement mais sans colère : "Les fenêtres sont à moi, elles ont été mises là par mes soins, je veux les préserver" puis vous l'enfermerez dans un lieu obscur et sans fenêtres. A ce procédé si nouveau il commence par crier, tempêter. Personne ne l'écoute.

Voltaire (François-Marie Arouet)

1694-1778

**Candide**

**Zadig**

**Affaire Callas**

**Inspirateur de la révolution française**

L

e

S

L

u

m

i

è

r

e

s

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. « Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? -- J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. -- Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? -- Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe.

François René De Châteaubriand

1768-1848

**Attala**

**René**

**Le Génie du christianisme**

R  
o  
m  
a  
n  
t  
i  
s  
m  
e

Ah ! si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais ! O Dieu ! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs ; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Eve tirée de moi-même... Beauté céleste, je me serais prosterné devant toi ; puis, te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Eternel de te donner le reste de ma vie.

Hélas ! j'étais seul, seul sur la terre ! Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance, revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.

Victor Hugo

1802-1885

**Théâtre**

**Hernani**

**Le roi s'amuse**

**Romans**

**Les misérables**

**Notre Dame de Paris**

**Quatre vingt treize**

**Poésies**

**Les feuilles d'automne**

**Les châtiments**

**Les contemplations**

**L'art d'être grand-père**

**La légende des siècles**

**Engagements contre :**

**Le travail des enfants**

**La misère**

**La peine de mort**

**Pour les Etats Unis d'Europe**

R

O

m

a

n

t

i

s

m

e

Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa  
serre,  
Qui produit la richesse en créant la misère,  
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !  
Progrès dont on demande : Où va-t-il ? que veut-  
il ?

Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en  
somme,

Une âme à la machine et la retire à l'homme !  
Que ce travail, haï des mères, soit maudit !

Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,  
Maudit comme l'opprobre et comme le  
blasphème !

Ô Dieu ! qu'il soit maudit au nom du travail  
même,

Au nom du vrai travail, sain, fécond, généreux,  
Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme  
heureux !

**Stendhal (Henri Beyle)**

**1783-1842**

### **Le Rouge et le Noir**

**La vie romanesque de Julien Sorel amant de Mme de Rênal**

**Description de la réalité sociale**

### **La chartreuse de Parme**

**Fabrice Del Dongo, admirateur de Napoléon, renié par son père revêt l'habit ecclésiastique (abbé),**

– Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu'il essuyait de son mieux.

Mme de Rênal resta interdite; ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant, lui parler d'un air doux. Mme de Rênal regardait les grosses larmes, qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaieté folle d'une jeune fille ; elle se moquait d'elle-même et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c'était là ce précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants !

– Quoi, monsieur, lui dit-elle enfin, vous savez le latin ?

Honoré de Balzac

1799-1850

**La comédie Humaine (90 romans) dont**

**Les chouans**

**Le Lys dans la vallée**

**Eugénie Grandet**

**Le Père Goriot**

**Splendeur et misère des courtisanes**

**Le Cousin Pons**

**Il veut identifier les « espèces sociales »**

**Il décrit la montée du capitalisme**

Eh bien ! Monsieur de Rastignac, traitez ce monde comme il mérite de l'être. Vous voulez parvenir, je vous aiderai. Vous sonderez combien est profonde la corruption féminine, vous toiserez la largeur de la misérable vanité des hommes. Quoique j'aie bien lu dans ce livre du monde, il y avait des pages qui cependant m'étaient inconnues. Maintenant je sais tout. Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N'acceptez les hommes et les femmes que comme les chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais, vous arriverez ainsi au faite de vos désirs. Voyez-vous, vous ne serez rien ici si vous n'avez pas une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante. Mais si vous avez un sentiment vrai cachez-le comme un trésor ; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu. Vous ne serez plus le bourreau, vous deviendriez la victime. Si jamais vous aimez, gardez bien votre secret !

Gustave Flaubert

1821-1880

### **Madame Bovary :**

Emma Bovary rêve d'une nouvelle vie, méprisant son mari, délaissant son rôle maternel et elle fait la rencontre d'amants méprisables qui vont faire basculer sa famille,

**Salammbô**

**L'éducation sentimentale**

**Bouvard et Pécuchet**

Elle se répétait : " J'ai un amant ! un amant ! " se délectant à cette idée comme à celle d'une autre puberté qui lui serait survenue. Elle allait donc posséder enfin ces joies de l'amour, cette fièvre du bonheur dont elle avait désespéré. Elle entrait dans quelque chose de merveilleux où tout serait passion, extase, délire ; une immensité bleuâtre l'entourait, les sommets du sentiment étincelaient sous sa pensée, et l'existence ordinaire n'apparaissait qu'au loin, tout en bas, dans l'ombre, entre les intervalles de ces hauteurs.

Guy de Maupassant

1850-1893

**6 romans dont**

**Une vie**

**Boule de suif**

**Le Horla**

**de nombreuses nouvelles (courts récits)**

**Adaptées sur France 2**

**Œuvre réaliste mais aussi fantastique et pessimiste,**

Qu'est ce donc que cette joie du premier soleil ? Pourquoi cette lumière tombée sur la terre nous emplit-elle ainsi du bonheur de vivre ? Le ciel est tout bleu, la campagne toute verte, les maisons toutes blanches; et nos yeux ravis boivent ces couleurs vives dont ils font de l'allégresse pour nos âmes. Et il nous vient des envies de danser, des envies de courir, des envies de chanter, une légèreté heureuse de la pensée, une sorte de tendresse élargie, on voudrait embrasser le soleil.

Les aveugles sous les portes, impassibles en leur éternelle obscurité, restent calmes comme toujours au milieu de cette gaieté nouvelle, et, sans comprendre, ils apaisent à toute minute leur chien qui voudrait gambader.

Alphonse De Lamartine

1790-1869

**Méditations poétiques dont «le lac »**

**Jocelyn**

**Histoire des Girondins**

" Ô temps ! suspends ton vol, et vous,  
heures propices !  
Suspendez votre cours :  
Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours !

" Assez de malheureux ici-bas vous  
implorent,  
Coulez, coulez pour eux ;  
Prenez avec leurs jours les soins qui les  
dévorent ;  
Oubliez les heureux.

" Mais je demande en vain quelques  
moments encore,  
Le temps m'échappe et fuit ;  
Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et  
l'aurore  
Va dissiper la nuit.

Georges Sand

1804-1876

**La mare au diable**

**La petite fadette**

Ses amants : Alfred de Musset, Frédéric Chopin

George Sand prend la défense des femmes, prône la passion, fustige le mariage et lutte contre les préjugés d'une société conservatrice. Elle fume la pipe,

*Je venais de regarder longtemps et avec une profonde mélancolie le laboureur d'Holbein, et je me promenais dans la campagne, rêvant à la vie des champs et à la destinée du cultivateur. Sans doute il est lugubre de consumer ses forces et ses jours à fendre le sein de cette terre jalouse, qui se fait arracher les trésors de sa fécondité, lorsqu'un morceau de pain le plus noir et le plus grossier est, à la fin de la journée, l'unique récompense et l'unique profit attachés à un si dur labeur. [.....]*

*La petite Marie était seule au coin du feu, si pensive qu'elle n'entendit pas venir Germain. Quand elle le vit devant elle, elle sauta de surprise sur sa chaise et devint rouge....*

Charles Baudelaire

1821-1867

## Les fleurs du mal

Des poèmes ont été condamnés par la  
censure de l'époque

il a tenté de tisser des liens entre le  
mal et la beauté

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un  
couvercle  
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs  
ennuis,  
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle  
Il nous verse un jour noir plus triste que les  
nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot  
humide,  
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,  
S'en va battant les murs de son aile timide  
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses  
traînées  
D'une vaste prison imite les barreaux,  
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées  
Vient tendre ses filets au fond de nos  
cerveaux,,,,,,,,,

Paul Verlaine

1844-1896

## Poèmes saturniens

## Romances sans paroles

## Verlaine et Rimbaud

La première strophe du poème « chanson d'automne » ci contre a servi à annoncer le débarquement en Normandie le 6 Juin 1944 par la BBC,

Verlaine est reconnu comme un maître par la génération suivante. Son style est fait de musicalité et de fluidité

Les sanglots longs  
Des violons  
De l'automne  
Blessent mon cœur  
D'une langueur  
Monotone.

Tout suffocant  
Et blême, quand  
Sonne l'heure,  
Je me souviens  
Des jours anciens  
Et je pleure

Et je m'en vais  
Au vent mauvais  
Qui m'emporte  
Deçà, delà,  
Pareil à la  
Feuille morte.

Arthur Rimbaud 1854-1891

1854-1891

## Une saison en enfer

### Liaison amoureuse avec Verlaine

Ses idées marginales, anti-bourgeoises et libertaires le poussent à choisir une vie aventureuse

Il écrit ses poèmes entre 15 et 20 ans. Cesse ensuite d'écrire. Mène une vie d'aventurier.

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.  
- Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,  
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !  
- On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !

L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;  
Le vent chargé de bruits - la ville n'est pas loin -  
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

- Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon  
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,  
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond  
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! - On se laisse griser.  
La sève est du champagne et vous monte à la tête...

On divague ; on se sent aux lèvres un baiser  
Qui palpite là, comme une petite bête.

Guillaume Apollinaire

1880-1918

**Alcools**

**Les mamelles de Tirésias**

**Les onze mille verges**

**Mort à la guerre.**

Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
Et nos amours  
Faut-il qu'il m'en souviene  
La joie venait toujours après la peine.

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à  
face  
Tandis que sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante  
L'amour s'en va  
Comme la vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente

''''''

Louis Aragon

1897-1982

### Poésies

**La rose et le réséda**

**Les yeux d'Elsa**

### Romans

**Le con d'Irène**

**Le Paysan de Paris**

**Les communistes**

Marié à Elsa Triolet

Appartient au parti communiste

L'affiche rouge ci contre : hommage à 23 résistants fusillés par les nazis.

Vous n'avez réclamé ni gloire ni les larmes  
Ni l'orgue ni la prière aux agonisants  
Onze ans déjà que cela passe vite onze ans  
Vous vous étiez servis simplement de vos armes  
La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans

Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes  
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants  
L'affiche qui semblait une tache de sang  
Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles  
Y cherchait un effet de peur sur les passants

Nul ne semblait vous voir Français de préférence  
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour  
durant  
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants  
Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA  
FRANCE

Et les mornes matins en étaient différents  
Tout avait la couleur uniforme du givre  
A la fin février pour vos derniers moments  
Et c'est alors que l'un de vous dit calmement  
Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre  
Je meurs sans haine en moi pour le peuple  
allemand

Paul Eluard

1895-1952

**Poésies**

**Surréalisme**

**« La terre est bleue comme une orange »**

Sur mes cahiers d'écolier  
Sur mon pupitre et les arbres  
Sur le sable sur la neige  
J'écris ton nom  
Sur toutes les pages lues  
Sur toutes les pages blanches  
Pierre sang papier ou cendre  
J'écris ton nom  
Sur les images dorées  
Sur les armes des guerriers  
Sur la couronne des rois  
J'écris ton nom  
Sur la jungle et le désert  
Sur les nids sur les genêts  
Sur l'écho de mon enfance  
J'écris ton nom  
Sur les merveilles des nuits  
Sur le pain blanc des journées  
Sur les saisons fiancées  
J'écris ton nom  
Sur tous mes chiffons d'azur  
Sur l'étang soleil moisi  
Sur le lac lune vivante  
J'écris ton nom

''''''''

**Marcel Proust**

**1871-1922**

**A la recherche du temps perdu :**

**-Du côté de chez Swann**

**-A l'ombre des jeunes filles en**

**fleur**

**'''**

**Histoire de la Madeleine de Proust**

**Ci contre la phrase la plus longue de  
Proust 243 mots**

**Un des plus grands écrivains,**

Mais au lieu de la simplicité, c'est le faste que je mettais au plus haut rang, si, après que j'avais forcé Françoise, qui n'en pouvait plus et disait que les jambes " lui rentraient ", à faire les cent pas pendant une heure, je voyais enfin, débouchant de l'allée qui vient de la Porte Dauphine - image pour moi d'un prestige royal, d'une arrivée souveraine telle qu'aucune reine véritable n'a pu m'en donner l'impression dans la suite, parce que j'avais de leur pouvoir une notion moins vague et plus expérimentale, - emportée par le vol de deux chevaux ardents, minces et contournés comme on en voit dans les dessins de Constantin Guys, portant établi sur son siège un énorme cocher fourré comme un cosaque, à côté d'un petit groom rappelant le « tigre » de feu Baudenord », je voyais - ou plutôt je sentais imprimer sa forme dans mon cœur par une nette et épuisante blessure - une incomparable victoria, à dessein un peu haute et laissant passer à travers son luxe " dernier cri « des allusions aux formes anciennes, au fond de laquelle reposait avec abandon Mme Swann, ses cheveux maintenant blonds avec une seule mèche grise ceints d'un mince bandeau de fleurs, le plus souvent des violettes, d'où descendaient de longs voiles, à la main une ombrelle mauve, aux lèvres un sourire ambigu où je ne voyais que la bienveillance d'une Majesté et où il y avait surtout la provocation de la cocotte, et qu'elle inclinait avec douceur sur les personnes qui la saluaient.

Louis-Ferdinand Céline (Destouches)

1894-1961

**Voyage au bout de la nuit**

**Mort à crédit**

**Un des plus grands écrivains mais  
Hélas antisémite**

Evidemment Alcide évoluait dans le sublime à son aise et pour ainsi dire familièrement, il tutoyait les anges, ce garçon, et il n'avait l'air de rien. Il avait offert sans presque s'en douter à une petite fille vaguement parente des années de torture, l'annihilation de sa pauvre vie dans cette monotonie torride, sans conditions, sans marchandage, sans intérêt que celui de son bon cœur. Il offrait à cette petite fille lointaine assez de tendresse pour refaire un monde entier et cela ne ce voyait pas.

Il s'endormit d'un coup, à la lueur de la bougie. Je finis par me relever pour bien regarder ses traits à la lumière. Il dormait comme tout le monde. Il avait l'air bien ordinaire. Ça serait pourtant pas si bête s'il y avait quelque chose pour distinguer les bons des méchants.

Albert Camus

1913-1960

**L'étranger** : Meursault apprend la mort de sa mère. Il n'exprime aucune tristesse et semble indifférent.

**La peste** : des rats morts puis la peste

**Le Mythe de Sisyphe**

**Mort dans un accident de voiture**

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à 2 heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit ; « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

Antoine de Saint-Exupéry

1900-1944

**Aviateur, écrivain**

**Vol de nuit**

**Terre des hommes**

**Le Petit Prince**

Il a sombré en avion en méditerranée. On a retrouvé récemment sa gourmette....

Je me penchai sur ce front lisse, sur cette douce moue des lèvres, et je me dis : voici un visage de musicien, voici Mozart enfant, voici une belle promesse de vie. Les petits princes des légendes n'étaient point différents de lui : protégé, entouré, cultivé, que ne saurait-il devenir ! Quand il naît par mutation dans les jardins une rose nouvelle, voilà tous les jardiniers qui s'émeuvent. On isole la rose, on cultive la rose, on la favorise. Mais il n'est point de jardinier pour les hommes. Mozart enfant sera marqué comme les autres par la machine à emboutir. Mozart fera ses plus hautes joies de musique pourrie, dans la puanteur des cafés concerts. Mozart est condamné.

Et je regagnai mon wagon. Je me disais : ces gens ne souffrent guère de leur sort. Et ce n'est point la charité ici qui me tourmente. Il ne s'agit point de s'attendrir sur une plaie éternellement ouverte. Ceux qui la portent ne la sentent pas. C'est quelque chose comme l'espèce humaine et non l'individu qui est blessé ici, qui est lésé. Je ne crois guère à la pitié. Ce qui me tourmente, c'est le point de vue du jardinier. Ce qui me tourmente, ce n'est point cette misère, dans laquelle, après tout, on s'installe aussi bien que dans la paresse. .. Ce qui me tourmente, les soupes populaires ne le guérissent point. Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux, ni ces bosses, ni cette laideur. C'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné.

Jean-Paul Satre

1905-1980

## Philosophe et écrivain

### Romans :

**La nausée** Roquentin explique ses réflexions au sujet de la tenue d'un journal. Puis il décrit un sentiment de malaise qui l'afflige de temps en temps, un sentiment qu'il appelle "la nausée." Il décrit sa vie quotidienne,

### Le Mur

### Les chemins de la liberté

### Théâtre :

### Huis-clos

### La putain respectueuse

**Philosophie : l'existentialisme (existence opposée à essence)**

Sur les terrasses du Luxembourg, des enfants jouaient, je m'approchais d'eux, ils me frôlaient sans me voir, je les regardais avec des yeux de pauvre: comme ils étaient forts et rapides! comme ils étaient beaux! Devant ces héros de chair et d'os, je perdais mon intelligence prodigieuse, mon savoir universel, ma musculature athlétique, mon adresse spadassine; je m'accotais à un arbre, j'attendais. Sur un mot du chef de la bande, brutalement jeté: « Avance, Pardaillan, c'est toi qui feras le prisonnier », j'aurais abandonné mes privilèges. Même un rôle muet m'eût comblé; j'aurais accepté dans l'enthousiasme de faire un blessé sur une civière, un mort. L'occasion ne m'en fut pas donnée: j'avais rencontré mes vrais juges, mes contemporains, mes pairs, et leur indifférence me condamnait. Je n'en revenais pas de me découvrir par eux: ni merveille ni méduse, un gringalet qui n'intéressait personne. Ma mère cachait mal son indignation: cette grande et belle femme s'arrangeait fort bien de ma courte taille, elle n'y voyait rien que de naturel

Les mots

Georges Pérec

1936-1982

**La disparition  
(un roman sans E) voir ci contre**

**Un homme qui dort**

Ecrivain qui s'impose des contraintes dans la manière d'écrire (ex : tout un roman sans la lettre E)

Anton Voyl n'arrivait pas à dormir. Il alluma. Son Jaz marquait minuit vingt. Il poussa un profond soupir, s'assit dans son lit, s'appuyant sur son polochon. Il prit un roman, il l'ouvrit, il lut; mais il n'y saisissait qu'un imbroglio confus, il butait à tout instant sur un mot dont il ignorait la signification.

Il abandonna son roman sur son lit. Il alla à son lavabo; il mouilla un gant qu'il passa sur son front, sur son cou.

Son pouls battait trop fort. Il avait chaud. Il ouvrit son vasistas, scruta la nuit. Il faisait doux. Un bruit indistinct montait du faubourg. Un carillon, plus lourd qu'un glas, plus sourd qu'un tocsin, plus profond qu'un bourdon, non loin, sonna trois coups. Du canal Saint-Martin, un clapotis plaintif signalait un chaland qui passait.

Sur l'abattant du vasistas, un animal au thorax indigo, à l'aiguillon safran, ni un cafard, ni un charançon, mais plutôt un artisan, s'avançait, traînant un brin d'alfa. Il s'approcha, voulant l'aplatir d'un coup vif, mais l'animal prit son vol, disparaissant dans la nuit avant qu'il ait pu l'assaillir

Michel Houellebecq

1956

**Les particules élémentaires** : dévoile le déclin d'une civilisation que nous ne connaissons que trop. Par le biais de personnages antinomiques, Michel et Bruno, deux demi-frères, Michel Houellebecq aspire à l'avènement d'une nouvelle espèce d'homme asexuée et immortelle...

**Plateforme :**

description de la misère affective et sexuelle de l'homme occidental dans les années 1990 et 2000.

« Victor couchait dans le canapé-lit du salon ; il regardait la télévision quinze heures par jour. Le matin, lorsque Bruno se réveillait, la télévision était déjà branchée sur les dessins animés de M6. Victor mettait un casque pour écouter le son. Il n'était pas violent, ne cherchait pas à être désagréable ; mais lui et son père n'avaient absolument plus rien à se dire. (...) Comment les choses en étaient-elles arrivées là ? Victor avait treize ans depuis quelques mois. Il y a encore quelques années il faisait des dessins, qu'il montrait à son père. (...) Pour l'anniversaire de Bruno, l'année de ses dix ans, Victor avait calligraphié sur une feuille de Canson, en grosses lettres multicolores : "PAPA JE T'AIME." Maintenant, c'était fini. C'était réellement fini. Et, Bruno le savait, les choses allaient encore s'aggraver : de l'indifférence réciproque, ils allaient progressivement passer à la haine. Dans deux ans tout au plus, son fils essaierait de sortir avec des filles de son âge ; ces filles de quinze ans, Bruno les désirerait lui aussi. Ils approchaient de l'état de rivalité, état naturel des hommes. Ils étaient comme des animaux se battant dans la même cage, qui était le temps. »